

LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec, tome 1, La Crise de l'homme et de l'esprit, 1929-1939* (Montréal, Fides, 2011), 323 p.

Sylvie Lacombe

Volume 65, Number 4, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021058ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021058ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacombe, S. (2012). Review of [LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec, tome 1, La Crise de l'homme et de l'esprit, 1929-1939* (Montréal, Fides, 2011), 323 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 65(4), 527–529.
<https://doi.org/10.7202/1021058ar>

LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec, tome 1, La Crise de l'homme et de l'esprit, 1929-1939* (Montréal, Fides, 2011), 323 p.

En 1978, dans l'introduction de l'ouvrage *Les idéologies au Canada français, 1930-1939* qu'il codirige avec Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, Fernand Dumont définit le remue-ménage des années 1930 comme « la première Révolution tranquille ». Il note que la Crise est avant tout perçue d'un point de vue moral, tant par les plus vieux que par la jeunesse ; que cette crise « métaphysique » se double d'une grave crise politique, à travers laquelle s'exacerbe la méfiance traditionnelle à l'égard des politiciens et de la politique ; que les solutions envisagées comportent une forte dimension communautaire – l'incontournable corporatisme (version sociale et version politique) ; que les menaces extérieures, même imaginaires, sont omniprésentes (communisme, juifs, dictature économique, gouvernement fédéral) ; qu'une conception nouvelle du rôle de l'État émerge, plus interventionniste ; qu'un mouvement romantique en littérature et poésie engendre une irrévocable émancipation individuelle ; et que l'œuvre et le destin tragique d'Hector de Saint-Denys Garneau sont exemplaires de la double quête qui marque l'époque, quête métaphysique et quête du moi.

Ces intuitions, lancées à la volée plutôt que rigoureusement démontrées, trouvent confirmation dans l'ouvrage d'Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, premier tome de la suite de son *Histoire sociale des idées*, qui en comptait elle-même déjà deux (1760-1896 et 1896-1929). L'historien a choisi « de marcher lui-même les chemins de la décennie » (p. 121), dépouillant les sources premières (fonds d'archives manuscrites et imprimées, témoignages, périodiques de l'époque, etc.), quitte à délaissier des sources secondaires, comme le texte évoqué plus haut et non cité, pour embrasser intimement ses données. Concentrant son regard sur les « porteurs d'innovation », il cartographie soigneusement toutes les obsessions de la décennie entourant l'idée de modernité.

Un coup de tonnerre en amont de la période ressort comme le grand déterminant de cette modernité bourgeonnante, la condamnation par le Saint-Siège de l'*Action française*, revue parisienne de Charles Maurras, ébranle en effet la symbiose entre catholicisme et nationalisme, jusque-là tenue pour salutaire. Après 1926, on n'en sera plus aussi sûr. Et cet anathème met en quelque sorte la table pour une rénovation de la pensée religieuse et spirituelle, et pour un renouvellement du nationalisme

avec, en mode mineur, une courte échappée sur le terrain du séparatisme. Quand s'installe la crise économique, ce contexte global accouche d'une jeunesse impatiente, exaspérée des vieilles rengaines politiques, et inquiète de son sort comme de l'avenir de sa société.

Ces jeunes tâtonnent, avec d'autres qui le sont moins, à la recherche d'un nouvel ordre social, religieux, politique et économique et, ce faisant, ouvrent de véritables brèches dans l'édifice des certitudes traditionnelles, dont certaines ne seront pleinement exploitées qu'après la Deuxième Guerre mondiale. L'auteur affectionne les équations et formules mnémotechniques, et nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir ses « 5 C », pour porter plutôt notre attention sur le changement structurel de la reformulation des rapports entre religion et politique.

L'action catholique spécialisée (ACS), qui s'ébauche au début de la décennie, remplacera bientôt l'Association canadienne de la jeunesse catholique (ACJC), dont la pertinence fond comme neige au soleil. Les nouvelles associations portent une conception du catholicisme assez différente, nettoyée de son cléricisme et laissant largement place aux laïques; avec elle, la distinction s'impose entre action catholique et action nationale, entre engagement social et engagement politique. Une spiritualité plus empreinte d'humanisme, et marquée par le personnalisme d'un Maritain, véritable gourou pour une certaine jeunesse, inspire ces milieux. Enfin, la polémique entre l'abbé Lionel Groulx, seule figure du passé encore crédible, mais dont l'image amorçe pourtant son déclin, et le père Georges-Henri Lévesque, nouvelle figure dominicaine montante, condense ce changement où rechristianiser la jeunesse moderne et refranchiser le Canada français deviendront des objectifs nettement distincts.

Sur le front nationaliste, les mouvements Jeune-Canada, Jeunesses Patriotes, et les revues *Vivre* et *La Nation* explorent de nouvelles avenues, forçant en quelque sorte l'abbé Groulx à clarifier sa position sur l'indépendantisme: non, admet-il, il n'est pas aussi laurentien qu'il avait pu le laisser croire. *Vivre* et *La Nation* n'auront pas la même réserve. La première, par le corporatisme politique, fasciste qu'elle vise à édifier, comprend que la Confédération est un carcan qu'il faudra quitter, tandis que la seconde, s'inspirant des expériences latino-américaines, prône la « création d'un État libre français en Amérique » qui signifierait la sortie de la Confédération, mais non celle de l'Empire britannique. C'est cependant chez André Laurendeau qu'on trouve la synthèse la mieux aboutie entre pensée moderne et conscience historique, son nationalisme incluant

une visée universelle et résolument humaniste par son insistance sur la notion de personne, et son ouverture à l'international.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de Lamonde se lit avec d'autant plus de plaisir que l'historien possède un style personnel alerte et vivant, plus littéraire que strictement scientifique. Sa brève section méthodologique (deux pages) est ainsi placée au beau milieu de l'enfilade des chapitres – « vous êtes ici » –, et adopte un ton métaphorique réjouissant. Un meilleur travail d'édition aurait cependant permis d'éliminer quelques redites disséminées ici et là tout au long du livre.

SYLVIE LACOMBE
Département de sociologie,
Université Laval

LAPERRIÈRE, Guy, *Histoire des communautés religieuses au Québec* (Montréal, VLB éditeur, coll. « études québécoises », 2013), 331 p.

Guy Laperrière s'est imposé dans le monde de la recherche universitaire en consacrant plusieurs de ses écrits à la vie religieuse au Québec. La pierre angulaire de son imposante production demeure sans contredit son histoire en trois tomes sur l'exil des congrégations religieuses françaises au Québec entre 1880 et 1914. Il nous offre aujourd'hui son dernier opus, une synthèse sur son sujet de prédilection, dans un style « simple et direct » (p. 8), afin de nous « présenter une vue d'ensemble » (p. 8).

L'ouvrage suit une trame chronologique. Il comprend quatre grandes parties et seize chapitres. La première partie porte sur l'époque de la Nouvelle-France, mais Guy Laperrière en élargit les limites puisqu'il lui ajoute les 80 premières années du Régime anglais. Aux yeux de l'auteur, la structure de la vie religieuse n'est pas fondamentalement modifiée par le nouveau régime politique. Les modalités de fonctionnement et de reproduction demeurent les mêmes, sauf pour les Jésuites et les Récollets qui se font interdire de recruter de nouveaux sujets. Malgré la canadienisation massive du personnel religieux, on demeure dans un esprit fondamentalement français d'Ancien régime.

La seconde partie couvre la période allant de 1840 à 1900. L'auteur consacre de nombreuses pages à la réalité montréalaise à travers le cas des Sulpiciens et de l'action de M^{gr} Bourget. Il démontre aussi qu'il s'agit